



Foujita

Un jeune homme en fusion

La rencontre
de l'Orient
et de l'Occident,
le mariage
du surréalisme
et du classicisme...
On redécouvre
au Musée Maillol
à Paris le talent fou
de cette figure
du Montparnasse
des années 1930.

Autoportrait
au chat (détail),
1927.



L'ÉVÉNEMENT

Pas si fou Foujita

ARTS Le Musée Maillol fait revivre les années folles de cet artiste majeur qui, entre deux excentricités, fusionnait arts japonais et esthétiques occidentales.

UÉRIC BIÉTRY-RIVIERRE
ebietryrivierre@lefigaro.fr

n tempérament malicieux, le caractère excentrique et raffiné du dandy, une envie de dévorer Paris et les nécessités d'une stratégie pour s'imposer ont fait de Tsuguharu Foujita (Tokyo, 1886-Zurich, 1968) un des principaux clowns des Années folles. Le Japonais de service lors des fêtes extravagantes de Montparnasse à Deauville; quand Joséphine Baker faisait l'esclave noire, Mistinguett la gigolette des faubourgs, Picasso le toréador en chef, Modigliani l'Italien maladif, Chagall le visionnaire ashkénaze, Dali le Vélasquez fou, Soutine le Russe agité et Van Dongen l'armateur hollandais...

Cette image savamment entretenue est bien sûr rappelée au Musée Maillol de Paris à l'occasion du cinquantenaire de sa mort. Mais, sous le faux nez rouge, on mesure aussi toute l'étendue d'un univers plastique qui n'a rien de superficiel. L'artiste était mûr dès avant son arrivée

en France, en 1913. Il avait déjà exécuté le portrait de l'empereur de Corée. Il connaissait par cœur la carte des avant-gardes. Au deuxième jour de son arrivée, il rendait visite à Picasso, lequel l'a regardé attentivement (le cheval hennissant de *Guernica* viendrait-il de telles observations?). À l'heure où l'abstraction s'imposait comme la voie royale, Foujita avait sciemment choisi, comme l'Andalou, un contre-pied : chercher une figuration originale dans la fusion de deux mondes alors des plus éloignés.

Aujourd'hui encore il est difficile de chiffrer la production tant elle est abondante. « *Autant que Picasso, l'homme aux 50 000 œuvres* », assure Sylvie Buisson, auteur des quatre premiers tomes du catalogue raisonné et commissaire de l'exposition avec Anne Le Diberder, directrice de la maison-atelier de Villiers-le-Bâcle (Essonne). Avec Carole Boivineau, qui s'occupe de la Fondation Foujita - le legs des droits de l'œuvre bénéficie aux Apprentis d'Auteuil selon le vœu de Kimoyo, dernière épouse, morte en 2009 -, elles ont choisi de ne traiter que la première période parisienne, celle qui va de la jeunesse et de l'arrivée en 1913 au



départ pour le Nouveau Monde, en 1931. Un départ alors voulu par Foujita comme définitif.

Ce parcours est à lui seul très copieux. Toutefois, cette première période parisienne s'avère si passionnante qu'à la sortie on en demande plus. Incontestablement, l'artiste mériterait une rétrospective complète au Grand Palais.

Extraits d'actualités, films intimes, photographies (belle série de Kertész) et nombre d'autopourtraits à lunettes cerclées, moustache à la Chaplin, anneau d'oreille, coupe au bol et marinière (que volera Picasso) communiquent encore l'euphorie de ces deux décennies, entre renaissance postapocalyptique et krach boursier.

Les commandes affluent

En 2018, Foujita reste aussi aimé pour ses chats délicats quoique secrètement cruels, ses gentils enfants aux yeux sauvages et ses garçonnnes à peau d'ivoire. Il est encore prisé pour son exotisme alors que, dans un esprit éminemment moderne, il n'a cessé de fusionner ses racines dans celles de l'Occident. Copiste assidu au Louvre, il étudie Babylone et le Fayoum, chipe ses fonds d'or aux madones médiévales pour des panneaux faussement traditionnels, tels ceux exceptionnellement décrochés des salons du Cercle de l'Union interalliée. Du Douanier Rousseau il retient l'apparente naïveté pour un effet de sincérité enfantine confondant. Avec Modigliani et Zadkine, il ne cesse d'épurer. À l'inverse, son *Lupanar à Montparnasse* et ses *Trois femmes* qui sont ses *Demoiselles d'Avignon* flirtent avec l'expressionnisme allemand. En Italie, il tire un maximum des primitifs et des baroques, en passant bien sûr par Michel-Ange et les maniéristes. Cela donne dans la grande salle finale deux diptyques monumentaux, *Combats I et II* et *Compositions au lion et au chien*, qui

sont une étrange manière Art déco du *Jugement dernier*. Y abondent les références. *Baiser* de Rodin, *Olympias* de Vélasquez à Manet...

Son trait, sans aucun repentir, s'oppose aux rugosités et aux épaisseurs d'un Braque pourtant pareillement zen. Sa finesse vient des grands maîtres calligraphes. De ce point de vue, Cocteau lui doit beaucoup. Quant à ses blancs laiteux, à base de nacre pilée et estompée, aujourd'hui restaurés, ils s'avèrent d'une transparence unique.

Foujita est pareillement multiple dans ses techniques. Huile, gouache, aquarelle, encre sur lin ou soie. Et encore films, photographies, mobilier créé avec Jules Leleu pour le fumoir de première classe du paquebot *Normandie*, couture, émaux lapidaires... L'artiste adulé tôt croule sous les commandes. Cela ne l'empêche pas de danser le charleston le soir venu. Le fisc le rattrape, Desnos courtise son épouse Youki. Il opte encore pour l'ailleurs, abandonnant tout à sa belle pour une troisième vie auprès des muralistes américains. Qu'importe : comme les chats, il en a sept.

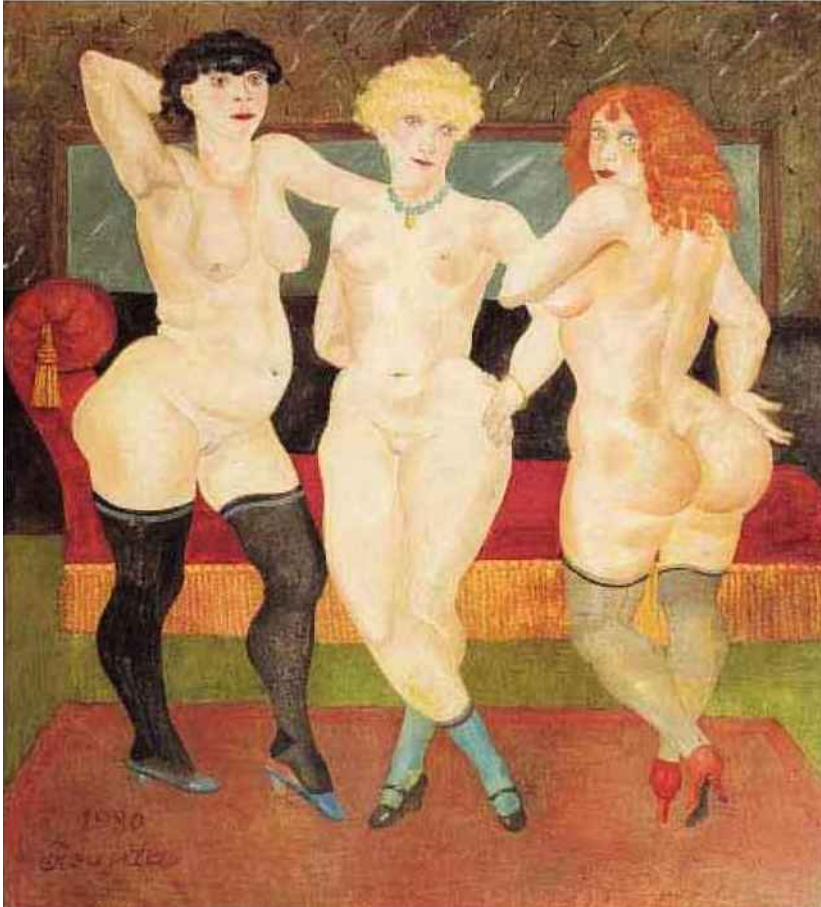
Un épilogue évoque cette suite : la guerre au Japon fidèle à son général de père, le retour en France, les accusations de collaboration. Un documentaire montre la chapelle créée à Reims avec Prade et Lalou comme en expiation, à moins que ce soit une autre façon de rivaliser avec les Matisse, Picasso et Cocteau auteurs de réalisations religieuses dans le Sud. Quand Foujita se convertit au christianisme, en 1959, après un appel mystique entendu dans la basilique Saint-Remi, il choisit de se prénommer Léonard. Une autre facétie, une autre profondeur... ■

«Foujita, peindre dans les Années folles»,
au Musée Maillol (Paris VII^e), jusqu'au 15 juillet.
Catalogue Fonds Mercator, 192 p., 30 €. www.museemaillol.com
Tél. : 01 42 22 57 25.



FONDATION FOUJITA/ADAGP/ARCHIVES ARTISTIQUES, MAISON-ATELIER FOUJITA/CD ESSONNE/LAURENCE, GODART

La Vierge et Trois Dames, aquarelle, encre d'Inde, crayon et feuilles d'or sur papier (1917), Tsuguharu Foujita.



Trois femmes, huile sur toile (1930), Tsuguharu Foujita.

LA FORCE DES VISAGES



LUTTEUR

Ce visage, détail central du vaste *Combat I* (3 x 3 m, 1928), emprunte aux sumos japonais et au terrible Christ du *Jugement dernier*, apothéose de Michel-Ange dans la chapelle Sixtine, au Vatican. Une synthèse du sacré occidental et extrême-oriental.



NUS

De même que Courbet et Whistler se disputaient Jo la belle Irlandaise, Foujita et Desnos ont aimé Youki (*lire ci-dessous*), autre rousse légendaire de l'histoire de l'art. Ici, dans cette huile sur toile de 1927, on oublie la mélancolie de ses yeux bleus quand on découvre le rose opalescent de ses tétons.